



## JOBİK, LE BOÎTEUX

Un brave villageois venait de passer de vie à trépas. Malgré qu'il eût peiné pendant des années, il n'avait guère connu le bonheur. La vie est si dure pour le pauvre monde ! De-ci, de-là, il lui restait des dettes, un peu chez Monsieur le recteur, pas mal chez le percepteur, beaucoup chez son propriétaire, et pas un sou vaillant pour les solder ! Il en avait même contracté à l'égard de la bonne Vierge, et c'était précisément sa grosse préoccupation au moment de fermer les yeux.

À sa femme il avait dit : « Prie pour moi ! » Au fils aîné, Matau : « Travaille et sois courageux ! » À son cadet, Jobik : « Sois patient et espère ! » Et il était parti laissant pour seul héritage, aux siens, le souvenir de ses excellentes recommandations.

Il y avait bien huit jours qu'il dormait son dernier sommeil, sous un tertre du cimetière, au pied de la croix de Mission, lorsqu'il reçut l'ordre du juge suprême des vivants et des morts de retourner voir les siens, à cause de la dette dont il était redevable à la Vierge bénie.

C'était le soir. Il était près de minuit. Tout le monde dormait. Jobik lui-même, quoiqu'il eût beaucoup pleuré son père, avait fini par s'assoupir dans la chambre où avaient été dressés les tréteaux funèbres, quand soudain un bruit étrange le fit tressauter. On aurait juré le bruit d'un cercueil que l'on remue. En même temps il sembla au jeune homme qu'on l'appelait : « Jobik ! Jobik ! »

Il avança la tête hors du lit clos. La lumière d'un cierge mystérieux éclairait la pièce, et il aperçut son père qui pleurait silen-

cieusement, assis près de la table, le visage dans les mains. Sa première pensée fut de crier : « Mon père ! », mais il eut peur et il se coucha dans la ruelle, sous les draps.

Le lendemain, son frère et sa mère traitèrent de conte invraisemblable le récit qu'il leur fit de sa vision :

« Vraiment, lui objectèrent-ils, avec raillerie, nous sommes surpris que tu aies manqué semblable occasion de nous renseigner. Il est évident que le vieux désire quelque chose. Demande-le-lui la prochaine fois. »

La nuit suivante, à la même heure, le revenant reparaissait :

« Que faut-il pour vous obliger mon père ? » interrogea Jobik, d'une voix craintive.

Le vieillard poussa un soupir de soulagement :

« J'avais promis, dit-il, de me rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Quelven, mais hélas ! j'ai été enlevé par la mort, avant d'avoir accompli mon vœu. Pour Dieu, mon fils, que l'un d'entre vous aille au plus tôt à ma place au sanctuaire béni, sinon je suis condamné à souffrir dans la prison ténébreuse du purgatoire, pendant des milliers d'années, à cause de l'offense commise contre la Vierge. »

Il dit et la vision disparut.

Cette fois, il fallut bien se rendre à l'évidence et croire Jobik sur parole, quand il raconta son aventure :

« C'est entendu, déclara la mère, nous partirons à Quelven, ton frère et moi, aux premiers beaux jours. Quant à toi, tu garderas la maison pendant notre absence. »

Le pauvre Jobik resta tout désappointé. Lui aussi, il aurait tant voulu se rendre à Quelven. Mais il était boiteux ; il marchait difficilement et on le traitait comme le paria de la famille : jamais de prévenance pour lui.

Il ne perdit pourtant pas courage. Il jura qu'il accomplirait de son côté le pèlerinage. Le jour du départ, il se leva de grand matin, prit son fusil (1), sous prétexte d'aller chasser, et s'engagea dans la forêt. Toute la journée il battit les sentiers, dans la direction de Quelven, et marcha si bien qu'il finit par perdre sa route

À la tombée de la nuit, il était engagé au plus épais des halliers. Comment sortir de là ? Déjà, avec le lever des premières étoiles, il entendait les cris des bêtes sauvages qui s'élevaient autour de lui, dans un effrayant concert. La frayeur le saisit ; il grimpa sur un arbre et se blottit dans le feuillage.

L'apparition d'une petite lumière qui se mouvait dans le lointain, et qui semblait avancer vers lui, attira bientôt son attention. Bientôt il aperçut un géant aux proportions immenses, qui s'éclairait au moyen d'une lanterne accrochée à son chapeau, et qui portait un bœuf sur ses épaules, avec la même facilité qu'il eût fait d'un mouton.

Ce géant s'arrêta précisément au pied de l'arbre dans lequel il était perché, et alluma un grand feu pour rôtir son bœuf.

« Diantre ! pensa Jobik, voilà un vilain compagnon pour passer la nuit. Je crois que le plus simple est de m'en débarrasser, sans plus de préambule. J'aime mieux le savoir dans l'autre monde qu'auprès de moi céans. »

Ce disant, il glissait une balle dans son fusil (2), visait le géant au visage et tirait. La balle atteignit le nez, mais produisit l'effet d'une bille de bois sur une table de marbre (3), tant la peau était dure. Le géant se contenta de se gratter, en grognant :

« Il me semble que les mouches piquent fort ce soir. Signe d'orage, sans doute. »

Jobik descendit plus bas, afin d'être plus sûr de son coup, et tira de nouveau (4). La balle frappa le géant au-dessus de l'œil. Il releva la tête et reconnut son agresseur :

« Tiens, c'est toi, petit, s'écria-t-il, qui me lances des noisettes. Cesse donc ton jeu innocent, et viens manger de ce bœuf avec moi. Nous pourrons ensuite tenter de la bonne besogne ensemble. »

Il prit Jobik dans la large main, le posa à terre et voulut le régaler. Hélas, le bœuf n'était qu'à moitié cuit, et il fut impossible au jeune homme d'y enfoncer les dents. Le géant mangea pour deux. Quand il fut rassasié, il campa Jobik sur son sac de voyage et s'élança dans l'espace avec une rapidité vertigineuse. La terre

fuyait devant lui, ainsi que dans un rêve, les montagnes après les mers, les déserts après les campagnes labourées, et le pauvre Jobik, en entendant le sifflement de la respiration qui sortait de ses poumons, tel qu'un bruit de forge, tremblait de tous ses membres.

Lorsqu'il s'arrêta, ils étaient parvenus devant un château merveilleusement beau, qu'une muraille épaisse et haute entourait complètement.

« Tu vois cette muraille, petit, dit le géant, il faut que tu m'aides à la franchir. Voici trois œufs; prends-les et monte le premier. Tu trouveras dans la cour un serpent monstrueux qui est marqué d'une tâche blanche au front. Vise-le avec ces œufs, et sois assez habile pour l'atteindre; sinon malheur à toi! »

En un instant, Jobik eut gravi le mur; il aperçut le serpent et du premier coup l'atteignit à l'endroit sensible. La bête poussa un râle et mourut.

« C'est fait, messire, cria-t-il au géant.

— À merveille, répondit ce dernier; va chercher maintenant un pic au château et creuse-moi un trou dans la muraille, pour que je puisse entrer par là, puisque ma grosseur m'empêche de passer par-dessus. »

Jobik se mit à percer avec ardeur à travers la pierre. Lorsqu'il jugea l'ouverture assez large, le géant s'y engagea. Il y avait à peine place pour sa tête. Jobik reprit son pic. La sueur lui perlait du front, tellement il travaillait avec ardeur :

« Essayez encore, dit-il, car je suis à bout de force. »

Le géant passa la tête; il passa même les épaules, mais ce fut tout. Il eut beau hurler, pleurer, menacer Jobik, rien n'y fit; il était prisonnier. Il tenta un suprême effort. Dans un mouvement violent il souleva la muraille qui, arrachée de sa base, s'écroula sur lui et l'ensevelit sous les décombres. Il était mort.

Jobik poussa un soupir de soulagement. Son heureuse fortune le débarrassait de ce malencontreux compagnon qui ne lui voulait, sans doute, rien de bon. Il pénétra dans le château. À droite et à gauche on voyait des appartements somptueux décorés avec luxe, mais qui paraissaient inhabités depuis longtemps. Il entra

dans la dernière pièce; elle était aussi silencieuse que les autres, mais il aperçut, dans un coin, la tête appuyée sur une table, et endormie dans un profond sommeil, une jeune fille d'une rare beauté. À côté d'elle étaient posés un mouchoir et une tabatière. Il s'empara de l'un et de l'autre, et s'en alla, sans oser réveiller la jeune fille.

Il marcha sans s'arrêter pendant plus d'un mois, subvenant aux besoins de l'existence, grâce aux produits de sa chasse. Il finit par rencontrer son frère et sa mère qui rentraient de pèlerinage. Leur surprise fut grande à son aspect, leur courroux aussi. Il lui fallut bien revenir au village avec eux.

Comme ils arrivaient à l'issue d'une forêt qu'ils avaient mis plusieurs jours à traverser, ils remarquèrent au bord de la route une magnifique maison, nouvellement construite :

« C'est étonnant, observa Matau, à quel point les choses vont vite en ce pays. Voilà une maison qui n'existait pas lors de notre premier passage, et qui déjà est terminée, meublée et habitée. »

Il y avait encore mieux. Sur l'enseigne, on lisait ces mots :

*Ici l'on boit et l'on mange gratis,  
 Pour peu que l'on raconte  
 Des aventures ou des histoires merveilleuses.*

« Entrons, dit Matau, je me charge de narrer assez d'inventions pour nous faire héberger sans dépenses. »

Ils entrèrent.

« Savez-vous quelque récit intéressant ? demanda le maître de maison.

– Hé oui, donc assurément !

– Alors, mangez à satiété. »

Quand Matau eut fini : « Moi aussi, déclara Jobik, j'ai une histoire bien curieuse à raconter.

– Toi, pauvre innocent, ripostèrent avec raillerie son frère et sa mère.

— Et pourquoi pas ? s'écria l'hôte. Il a pu lui survenir des aventures que vous ignorez. Parlez, mon enfant. »

Jobik commença. Il dit de quelle façon il était parti de la maison, sa marche à travers la forêt, le résultat de sa chasse, son désespoir quand il se vit égaré.

Matau ricanait en l'écoutant :

« Crois-tu, vraiment, que nous puissions nous intéresser à de pareilles sornettes ?

— Mais oui, pour sûr, répliqua l'hôte, qui prenait des notes. Qu'il continue ! »

Jobik conta comment il s'était rencontré avec le géant, comment il avait pénétré dans le château, comment il avait découvert la jeune fille endormie, et enlevé le mouchoir et la tabatière.

L'hôte, on le voyait, suivait le récit avec la plus vive émotion :

« Cette tabatière et ce mouchoir, demanda-t-il, les avez-vous encore ?

— Mais oui, en vérité, les voilà ! »

Le maître de maison ne répondit pas, mais il ouvrit la porte d'une chambre voisine et il en sortit, conduisant par la main, une jeune fille, d'une éblouissante beauté :

« Mon enfant, dit-il, je vous présente votre sauveur ! »

La jeune fille se confondit en remerciements devant Jobik :

« Je ne saurais jamais assez, lui déclara-t-elle, vous témoigner toute ma reconnaissance. Il y avait longtemps que j'étais prisonnière en cet infernal château, gardée par ce hideux serpent, et en proie aux attaques incessantes de ce géant qui ne cherchait que l'occasion de me tuer. La mort des deux m'a sauvé la vie. Je n'avais qu'un regret, celui d'ignorer quel était mon bienfaiteur. C'est pour le retrouver que j'ai bâti cette maison et apposé l'enseigne que vous avez lue. Il faut croire que l'idée était excellente, puisque vous voilà. À moi, maintenant, de vous solder la dette de la reconnaissance. »

La jeune fille sut tenir parole. Elle fut, envers Jobik, d'une libéralité royale. Il reçut d'elle des terres aussi vastes qu'un canton et, à la grande surprise de son frère et de sa sœur (5), il devint le

plus riche propriétaire du pays, à vingt lieues à la ronde. Il se montra, du reste, bon pour les siens : il donna à Matau l'une de ses fermes ; il prit sa mère pour gérer sa fortune et il fit célébrer quantité de messes pour l'âme de son père qui, grâce à lui, entra au paradis.

Après avoir trouvé le bonheur pour lui, il le procura à d'autres et prouva, par son exemple, à quel point Dieu se plaît souvent à élever en dignité ceux que la Nature a traités en marâtre et que leurs proches ont méconnus (6).

T. 304 (6).

*La Paroisse Bretonne*, mai 1907.

« Conté par une Religieuse de Kermaria ».

1908 (5<sup>e</sup> série), p. 63-70 : « Jobik, le boiteux ».

« Conté par une Religieuse de Kermaria ».

1922 (II), p. 47-53 : « La dette du mort ».

« confié par l'abbé Morvan, de Pluméliau » (cf. préface, p. 9).

---

#### NOTES DE L'ÉDITEUR

(1) « une fronde », 1922 (II).

(2) « une pierre dans sa fronde », 1922 (II).

(3) « une balle en caoutchouc sur une table de bois », 1922 (II).

(4) « lança un nouveau caillou », 1922 (II).

(5) En fait, il s'agit de sa mère.

(6) 1922 (II) : « Dans ce monde on ne doit pas juger les gens sur la mine.

Tel qui, d'apparence, n'est qu'un malheureux destiné à végéter aux derniers degrés de l'échelle sociale, est au contraire appelé à jouer les grands rôles, parce qu'il porte en lui un cœur de héros ou de saint. »